

DOUBLE AVANCE FRANCO-BRITANNIQUE VERS SAINT-QUENTIN

# EXCELSIOR

Samedi  
14  
AVRIL  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 82.73 - 82.75 - 15.69  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adressa télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois 18 fr. ; 6 mois 32 fr. ; 1 an 58 fr.  
Étranger : 3 mois 20 fr. ; 6 mois 38 fr. ; 1 an 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>e</sup> des Italiens - Tél. : Cent. 89-84  
« PIERRE LAFITTE FONDATEUR »

Huitième année. — N° 2342. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

## LES ANGLAIS SONT MAINTENANT DANS LE PAYS MINIER



UNE MINE DE HOUILLE INCENDIÉE PAR LES ALLEMANDS DANS LA RÉGION DE LENS, OÙ LES TROUPES BRITANNIQUES AVANCENT EN CE MOMENT



UN « CRASSIER », MONTICULE FORMÉ DES DÉCHETS DES MINES, QUE LES OBUS ONT TRANSFORMÉ EN PAYSAGE LUNAIRE

En enlevant devant Vimy les contre-pentes de la fameuse « falaise », les troupes britanniques qui opèrent entre Farlus et Givenchy-en-Gohelle ont commencé de tourner une position extrêmement importante qui barre la route de Lens et aussi celle de Douai. Le

village de Vimy où les Allemands se sont désespérément accrochés ne pouvait, en effet, être abordé de front. Dans leur offensive méthodique, nos alliés poursuivent le dégagement de Lens et de son bassin houiller. Voici deux instantanés typiques de cette région.



# GRANDE VICTOIRE ANGLAISE DEVANT LENS

Nos alliés enlèvent Bailleul, Willerval, Vimy, Petit-Vimy, Givenchy et Angres. Ils franchissent la ligne Hindenburg

DEPUIS LE 9 AVRIL : 13.000 PRISONNIERS ET 166 CANONS PRIS

Brillant succès français au sud de Saint-Quentin

Poursuivant leur offensive devant Lens, les troupes britanniques ont enlevé toute la deuxième ligne des positions allemandes entre Loos et la Scarpe. Les villages puissamment fortifiés de Bailleul, Willerval, Vimy, Petit-Vimy, Givenchy, Angres, sont tombés en leur pouvoir ; la plaine de Lens qu'elles dominaient de trois côtés leur est désormais ouverte. C'est là, étant donnée la force des positions et le prix que l'ennemi attache à cette région, une grande victoire dont nous verrons se développer les conséquences.

Au sud de Saint-Quentin, nous avons attaqué la dernière ligne de défense de l'ennemi, appuyée, au nord-est de Gauthy, à la colline du Moulin de l'ouvrier, puis, au nord d'Urville, à la cote 121 et au village d'Hancourt. Nos reconnaissances d'infanterie et nos observations aériennes étaient d'accord pour témoigner que cette ligne était fortement tenue. Mais un violent bombardement, signalé par les communications de jeudi, avait creusé les tranchées et les abris. La garnison n'en a pas moins opposé une vigoureuse résistance, dont la vaillance de nos soldats a eu raison : depuis la Somme jusqu'à la route de La Fère, au nord d'Urville, nous avons enlevé plusieurs lignes successives de tranchées, en refoulant l'ennemi des crêtes sur les contre-pentes.

Au nord de la ville, nos alliés ont pris l'offensive sur un front de douze kilomètres, depuis le nord d'Hargicourt jusqu'aux lisières est de Metz-en-Couture. Ils ont livré comme nous de vifs combats et ont progressé sur toute la ligne. A l'est de Ronssoy, ils ont atteint la ferme Le Sart, près de la cote 144, et ont enporté d'assaut, à l'est de Metz-en-Couture, le village de Gouzeaucourt, sur la voie ferrée de Cambrai à Saint-Quentin par Marcoing et Roisel. Entre ces deux points, ils se sont établis dans le bois Gauche, en avant de Villers-Guislain, et sur les hauteurs qui lui font suite vers Lempire. Ils ne sont plus qu'à cinq kilomètres du Catelet, et possèdent des vues directes sur ce centre de résistance dont la chute entraînerait la rupture de toutes les communications entre Cambrai et Saint-Quentin.

Il suffit d'un coup d'œil sur la carte pour voir que ces deux attaques convergent, à distance inégale, vers la position de Saint-Quentin. Nous disons la position, plutôt que la ville. Quelle que puisse être en effet notre joie de reconquérir une grande et belle cité, la position, au



point de vue militaire, importe bien davantage. Depuis près de deux semaines, nous arrivons, par l'ouest, aux portes de la ville, et nos patrouilles se sont avancées jusqu'aux faubourgs. Il ne nous eût pas été fort difficile de les pousser plus loin encore. Mais cet avantage restait illusoire et pouvait même devenir funeste, aussi longtemps que l'ennemi gardait le cirque de collines qui entoure Saint-Quentin, et d'où il pouvait nous bombarder à plaisir. La perte de ces hauteurs, en même temps qu'elle dégraderait la ville, ouvrirait dans la ligne de résistance de l'ennemi une brèche assez large et assez profonde pour mettre en danger les secteurs avoisinants.

Jean VILLARS.

LONDRES, 13 avril. — Le correspondant de l'agence Reuters sur le front britannique en France télégraphie :

Nous avons largi sensiblement notre front d'attaque hier et nous avons porté aux Allemands un coup retentissant au nord des falaises de Vimy que nous tenons fermement en notre pouvoir.

L'attaque a été exécutée dans l'aube grise,

avec le même élan, la même précision que celle du lundi. Les soldats étaient désireux d'attaquer et les succès de leurs camarades les enthousiasmaient.

Tous les objectifs ont été emportés avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie. Monchy-lez-Reims, notre poste le plus avancé, a été défendu avec succès contre tous les efforts allemands. Nos mitrailleuses ont infligé des pertes très lourdes à l'ennemi.

Les milliers de prisonniers allemands se déclarent très heureux d'être captifs. Ils racontent qu'il leur eût été interdit de recevoir des paquets de chez eux. On leur racontait que toutes les provisions étaient réservées aux civils.

Les Bavarois, qui ont beaucoup souffert, se plaignent amèrement d'être toujours envoyés sur les points les plus dangereux de la ligne.

« Nous savions, disent-ils, qu'il nous arriverait quelque chose de désagréable, lorsque nous aurons remporté récemment les succès devant Arras. »

Les prisonniers rapportent que l'armée allemande manque sérieusement de chevaux, surtout pour l'artillerie : les chevaux ont été tués en grand nombre par les tirs de barrage anglais, ce qui explique les importantes captures de canons.

## LE MARÉCHAL JOFFRE A REÇU HIER LE BATON



Le MARÉCHAL JOFFRE avec le bâton et les attributs du maréchalat

Le Président de la République a remis, hier, le bâton de maréchal au maréchal Joffre.

## UNE MISSION franco-britannique aux Etats-Unis

En vue d'assurer, aussi complètement que possible, une communauté de vues et de décisions entre les divers gouvernements des nations en guerre contre les empires du centre, une première délégation franco-britannique va se rendre aux Etats-Unis.

Plusieurs hautes personnalités seront à la tête de la mission française. Deux d'entre elles, un militaire et un homme politique, marqueront, le premier par sa réputation mondiale, le second par le fait qu'il a assumé aux heures les plus graves les plus lourdes responsabilités, toute l'importance que le gouvernement français attache à leur rôle et le prix auquel il estime le concours de nos nouveaux alliés.

Le gouvernement britannique a également placé à la tête de sa mission une personnalité de premier plan.

## UN ADMIRABLE DISCOURS DE M. LLOYD GEORGE

### Ce que représentent les Etats-Unis pour la guerre et pour la paix

Le front Hindenburg ? L'Amérique nous aidera à le reporter là où il doit être : sur le Rhin.

Un lunch était offert hier, à l'American Luncheon Club de Londres, à M. Lloyd George. A cette cérémonie intime, que présidait M. Page, ambassadeur des Etats-Unis, assistaient le général Smuts, sir R. L. Borden, premier ministre du Canada ; l'ambassadeur d'Italie, les représentants diplomatiques de la France, de la Russie et de Cuba et plusieurs ministres anglais.

Les deux discours qui furent prononcés, l'un par M. Page et l'autre par M. Lloyd George, vaudraient — si la place ne nous était mesurée — d'être cités en entier, tant ils étaient pleins de sens, d'idées et de réalités.

Le discours de M. Page exprima d'une façon vraiment émouvante les raisons et la signification profonde de l'intervention des Etats-Unis : à la lire on touche du doigt, si l'on peut dire, l'idéalisme profond, et convaincu sans aucun sacrifice d'un grand peuple qui passait surtout pour un peuple de business men.

« Les Etats-Unis ne sont pas simplement une agglomération prospère. Les cent millions d'individus des Etats-Unis sont plus que cela. Leur république représente un système de société, une manière de vivre, un plan de liberté, un état d'esprit, un idéal selon lesquels tout être humain a droit au développement le plus complet, sans entrave. Voilà quel est l'idéal de la république. C'est sur cette base que nos pères l'ont fondée. Nous ne l'avons pas oubliée et nous ne l'oublierons jamais. »

« Et c'est justement afin qu'un tel idéal ne disparaisse pas sur la terre que nous entrons en guerre, en espérant que notre coopération aura comme premier résultat le rapprochement de la victoire. »

« Quel qu'en soit le prix, quels que soient les sacrifices que nous devons consentir, nous sortirons meilleurs de la bataille, pour avoir défendu les principes que nous avons toujours reconnus comme nos nôtres. »

C'est ce qui a autorisé M. Lloyd George à répondre que l'entrée des Etats-Unis dans la guerre donne à cette guerre son caractère et son caractère final : celui de la lutte du monde entier contre l'autocratie militaire, et, d'ajouter, aux applaudissements de l'assistance : « Les Etats-Unis possèdent une grande tradition qui n'a jamais été violée, celle de ne s'être pas mêlés à une guerre autrement que pour la liberté. »

Dans son langage direct, plein de vie, d'humour et d'émotion, M. Lloyd George a conclu :

« Je ne suis pas du tout surpris, en me souvenant des guerres d'autrefois, que l'Amérique ait été obligée de réfléchir longuement sur le caractère de cette guerre avant d'y prendre part. Dans le passé, plusieurs grandes guerres européennes ont été entreprises dans un but de conquête. Aussi il n'est pas étonnant que, quand la grande lutte continuait, quelque suspicion demeurât dans les esprits des Etats-Unis d'Amérique. Beaucoup parmi eux pensèrent sans doute que les trois allées encore une fois user de leurs vieux trucs (Rires) et, quoiqu'ils puissent apprécier la vaillante République française se battant, quelques-uns peut-être la considéraient comme une pauvre victime de la conspiration monarchique. »

« Et ce tableau de nos adversaires : « La Prusse n'est pas une démocratie. (Rires.) Le kaiser a promis qu'elle en serait une après la guerre. Je crois qu'il a raison. (Rires et applaudissements.) Non seulement la Prusse n'est pas une démocratie ; mais elle n'est pas même un Etat. »

« La Prusse est une armée. Le bruit incessant des pas de ses légions en marche à travers les rues de la Prusse, sur les champs de manœuvre et les champs de parade de Prusse montait au cerveau prussien du kaiser. Quand dans ses rêves il l'entendait, ce son le plongeait dans l'ivresse. (Applaudissements.) Il faisait la loi au monde comme si Potsdam était un nouveau Sinai d'où il dictait la loi du sein des nuages chargés de foudre. »

« Voilà la menace, voilà l'oppression dont l'Europe souffre depuis cinquante ans. Cela paralysait dans tous les Etats l'activité bienfaisante qui aurait dû être consacrée entièrement à faire le bien des populations. Ces Etats avaient à songer constamment à cette menace qui était sans cesse comme un nuage sur le point de couvrir sur les campagnes. »

Telle était la situation en face de laquelle nous nous trouvions. »

« La loi des institutions prussiennes, la plus caractéristique est la ligne de Hindenburg. (Rires.) Qu'est-ce que c'est que la ligne Hindenburg ? La ligne Hindenburg est une ligne tracée sur les territoires

des autres nations avec l'avertissement que les habitants de ces territoires ne franchiront cette ligne qu'au péril de leur vie. Cette ligne a été tracée dans de nombreux pays de l'Europe pendant cinquante années. »

« L'Europe qui a souffert de cela pendant plusieurs générations a enfin pris la déci-



M. PAGE

M. LLOYD GEORGE

sion que la ligne Hindenburg devra être tracée le long des frontières de l'Allemagne elle-même. (Applaudissements.)

« Le peuple américain a été soumis aux mêmes épreuves que l'Europe. L'Allemagne signa aux Américains qu'ils ne devaient pas franchir l'Atlantique, sauf à leurs risques et périls. Des navires américains furent coulés sans avertissement. Des citoyens américains furent tués, presque sans motif d'une excuse, comme s'il s'agissait d'un droit allemand. »

« L'Amérique, au premier abord, y pouvait à peine croire. Elle ne pouvait pas croire qu'il fut possible que des gens sensés se conduisent de cette manière. »

« Elle le toléra une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'à la fin il fut devenu clair que telle était réellement l'intention des Allemands. Alors l'Amérique agit avec promptitude. (Applaudissements.)

« La ligne Hindenburg était tracée autour du littoral américain et il était interdit aux Américains de la franchir. Et l'Amérique dit : « Qu'est-ce que ceci ? (Rires.) L'Allemagne répondit : « Cela c'est notre ligne, au delà de laquelle vous ne devez pas aller ; et l'Amérique dit : « Cette ligne ne doit pas être tracée dans l'Atlantique, mais sur le Rhin, et nous allons vous aider à l'enlever si elle a commencé. (Applaudissements.) »

« M. Lloyd George termine ainsi : « Ce fut une mauvaise journée pour l'autocratie militaire de Prusse que celle où elle provoqua la grande République de l'Ouest. (Applaudissements.) Nous savons que l'Amérique peut faire. Nous savons aussi que maintenant quelle est en guerre elle le fera. (Applaudissements.) Elle fera une guerre efficace et heureuse. Il y a quelque chose de plus important : elle assurera une paix bienfaisante. »

« Je serais le dernier homme au monde à dire que le secours que nous donne l'Amérique n'est pas quelque chose de digne en soi de nous réjouir et de nous réjouir grandement, mais je ne crains pas de dire aussi que je me réjouis plus grandement encore de savoir que l'Amérique va conquérir le droit de s'asseoir à la table de la conférence lorsqu'on discutera les conditions de paix. (Applaudissements.) »

« Je puis voir maintenant la paix qui arrive : pas une paix qui serait le commencement de la guerre, pas une paix qui constituerait une préparation interminable pour des tueries et des effusions de sang, mais une paix réelle. Aujourd'hui, c'est la guerre la plus dévastatrice que le monde ait jamais vue, et demain, peut-être un demain rapproché, la guerre pourra être rayée à jamais de la liste des crimes humains. (Applaudissements.) »

« C'est peut-être à quelque chose comme une violente manifestation hivernale que nous assistons aujourd'hui avant le triomphe complet de l'été. On a écrit au sujet des vaillants combattants qui, lundi passé, ont attaqué pour débayer quarante mille des territoires français des mercenaires qui les emblaient depuis trois ans : « Ils ont attaqué à l'aube » et cette phrase est pleine de sens. »

M. Lloyd George, quand il s'est tu, a été l'objet d'une ovation prolongée.

## L'amazone de Nesle

Elle gifla un major allemand et, dès lors, fut respectée de tous.

J'ai eu, hier, le plaisir de recevoir, à Excelsior, la visite de cette courageuse jeune fille que ses compatriotes appellent : l'amazone de Nesle.

Ce surnom lui fut donné à la suite d'une jolie paire de gifles que Mlle M... eut le tranquille courage d'appliquer sur les joues rebondies d'un major allemand qui lui manquait de respect.

L'ouïx vilain, il vous oindra, dit le vieux proverbe. Et, en effet, à la suite de ce geste énergique, non seulement Mlle M... ne fut pas inquiétée, mais, au contraire, elle bénéficia de la part des Boches d'une notable considération.

L'amazone est une grande jeune fille à l'œil fier et énergique, au verbe clair, qui donne l'impression d'avoir son franc parler.

« Un officier logeait dans notre maison, me disait Mlle M... et je me rappellerai toujours l'air pitoyable avec lequel il me montra un jour le repas qu'on lui envoyait : ce repas se composait d'un hareng saur. »

« J'en ai ri toute la journée. »

« Une autre fois, le même officier prétendit me mener à la cathédrale. »

« Vous verrez... vous verrez, me disait-il, nous avons des artistes de premier ordre, des chanteurs de Berlin... »

« Vous pensez si je l'ai envoyé promener. »

« Oh non ! répondit Mlle M..., pas cette fois. C'était un autre, une brute, mais il est inutile de parler de cette histoire : voulez-vous que je vous raconte plutôt comment j'ai vu le kaiser ? »

« Volontiers ! »

« Voilà : nous étions avec papa dans le magasin, quand nous vîmes tout le monde courir dans la rue. Depuis huit jours, les perquisitions avaient sévi dans les maisons de façon particulièrement intense et un de nos amis avait été condamné à 3.000 marks d'amende pour avoir conservé au mur une vieille armoire. Cette rigueur faisait prévoir quelque visite importante. Aussi nous nous précipitâmes et nous voyons défilé des voitures nombreuses, des automobiles grises vides, et, enfin, une grande limousine dans laquelle un officier en uniforme et paraissait en excellente santé. En passant près de nous, il nous salua le premier et sourit aimablement. »

Ce fut, ensuite, au tour de M. M... de nous raconter la façon toute spéciale dont le général von Huhn, qui commandait à Nesle, comprenait les devoirs de la guerre. Il avait divisé ses troupes en escouades : « démolisseurs, d'incendiaires, et lui-même allait surveiller leurs hauts faits. »

« Admissions cependant, me disait le commandant néslois, l'adresse et l'organisation de ces fameux Boches. Ils étaient arrivés à me

forcer à lire leur journal. Oui, cette fameuse Gazette des Ardennes rédigée par eux en français et même en très bon français. »

« On y trouvait, naturellement, les nouvelles arrangées à la manière boche, mais ils poussaient l'astuce jusqu'à publier, dans ce canard, les listes complètes des prisonniers français en Allemagne, alors on l'achetait et on le lisait malgré soi. »

Après nous avoir donné ces renseignements, M. M... émit un vœu que nous croyons devoir noter, car il nous semble juste.

« Depuis notre libération, me dit-il, nous avons reçu de nombreuses visites, on nous a fait de belles promesses, et, pourtant, depuis trois semaines on semble un peu nous oublier dans nos ruines. Il faudrait si peu de chose pour que la vie, l'activité reprennent dans le pays occupé par les Anglais. »

« Si nous pouvions nous ravitailler, porter là-bas quelques marchandises... La voie est ravagée, mais... »

Alors l'amazone intervint :

« Laissez donc, papa, dit-elle, avec sa charmante exubérance, on n'a plus les Boches, c'est l'essentiel... le reste viendra petit à petit. »

JULES CHANCEL.

LE TORPILLAGE DU « SAN FULGENCIO ».

## La protestation de l'Espagne a été rédigée hier

MADRID, 13 avril. — Les termes d'une note de protestation énergique contre le torpillage du San Fulgencio ont été définitivement arrêtés hier au conseil des ministres. Le texte n'en sera publié qu'un moment de la remise à l'Allemagne. C'est le ministère des Affaires étrangères qui a été chargé de la rédaction de la note. Il n'y a eu aucune divergence d'opinion parmi les ministres.

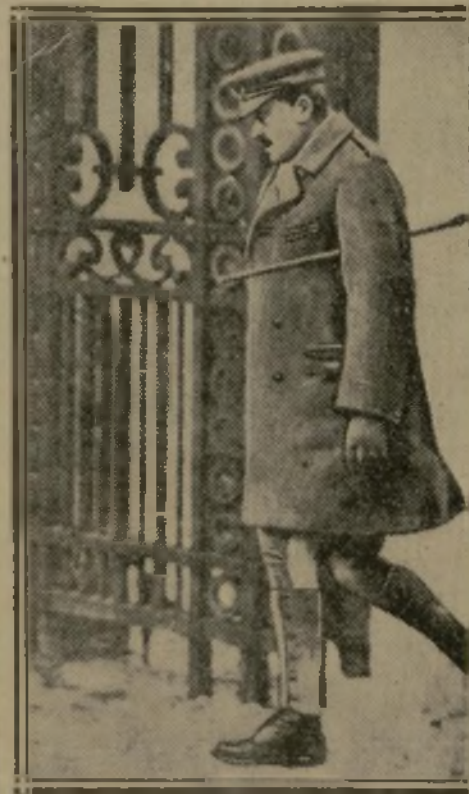
La Correspondencia de Espana publie des renseignements précis à bonne source qui permettent d'assurer que le gouvernement espagnol a procédé selon ses devoirs dans le cas du torpillage du San Fulgencio. Sa réclamation serait aussi énergique que la demande d'une manifestation agressive et en même temps digne et ferme, comme le réclament les circonstances.

## UNE CRISE MINISTÉRIELLE EST POSSIBLE

MADRID, 13 avril. — Des rumeurs, au sujet d'une crise ministérielle possible, circulent de nouveau avec insistance. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la situation n'est pas encore éclaircie. Les journaux germanophiles continuent leurs attaques contre le cabinet Ramon y Cajal.

On cite, parmi les candidats possibles à la présidence du Conseil, M. Garcia Prieto. Le gouvernement espagnol a proclamé sa neutralité dans la guerre germano-américaine.

## LE BRILLANT CHEF DES CANADIENS



Le GÉNÉRAL SIR JULIEN BYNG commandant en chef des troupes canadiennes qui viennent de se distinguer à l'attaque de la falaise de Vimy. M. Borden, premier ministre canadien, a télégraphié, à cette occasion, ses félicitations au général Byng.

## L'affaire von Gerlach

ROME, 13 avril. — Les débats de l'affaire von Gerlach se sont poursuivis aujourd'hui et ont été consacrés à la discussion de questions de procédure.

L'audience de demain sera réservée à l'audition des témoins cités à la requête de l'accusation et de la défense et dont le nombre n'est pas inférieur à cent cinquante. Parmi les témoins appelés à déposer sur la moralité de Mar von Gerlach figurent le vicomte de la Chaise, frère du pape ; M. Angelini, de l'Assessorato Romano, et le cardinal Bisleti.

On assure que l'avocat de l'inculpé Valente unanimité que son client soit soumis à un examen médical.

Sont cités par la défense, notamment, les cardinaux Vannetti et Vico, Mar Pacelli, Mar Tedeschini, ces deux derniers appartenant à la secrétairerie d'Etat du Vatican.

Brochure envoyée franco. PIERRE, Boulevard Poissonnière, 19



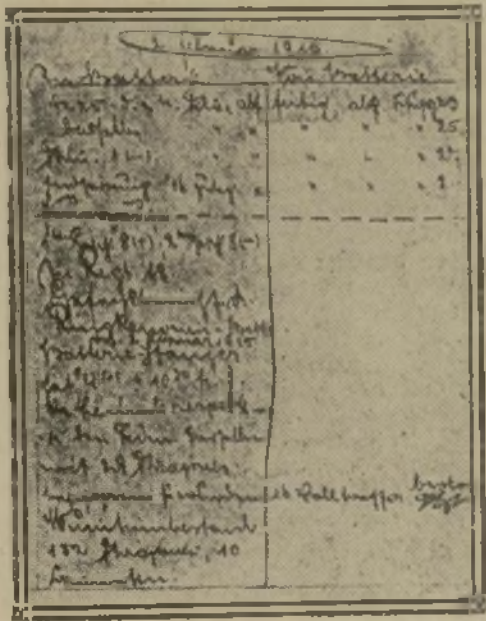
LA PREUVE

# ILS VISAIENT BIEN LA CATHÉDRALE

Carnet d'un commandant d'artillerie allemand devant Soissons.

A maintes reprises, au cours des longs mois qui devaient précéder sa délivrance, les batteries ennemies s'acharnaient sur Soissons. Cependant, à chaque bombardement, les journaux allemands répétaient, comme pour exorciser l'hyposcorie et l'ardent regret de ces dévotions inutiles, que Soissons était trop voisin du front pour ne pas recevoir des coups, et que si la cathédrale en souffrait, c'était une blessure nécessaire à la vie, et contre le gré du commandement allemand.

Un petit registre défectueux et terreux — qui avait appartenu à un commerçant de Soissons — et qui était devenu tout naturellement l'agenda de Monsieur l'Officier



Commandant la Ringkanonenbatterie, a été trouvé par une de nos patrouilles à la cote 132, au nord de Soissons.

Cet agenda renferme des situations de munitions, de personnel, et quelques phrases qui, après tant d'autres témoignages, prouvent que la cathédrale de Soissons était bien pour les Allemands une sorte de malheureux otage.

On peut y lire, en effet, à la date du 31 janvier 1915 :

La batterie a tiré 19 obus fusants et percuteurs sur la cathédrale de Soissons. Le clocher et la nef ont été plusieurs fois touchés ; sans la nef, on a observé un commencement d'incendie. On n'a pas pu faire, jusqu'à présent, de grands dommages matériels au clocher.

A la date du 25 février 1915 :

La batterie « Stenger », de 9 heures 30 à 10 heures 30, a tiré sur la cathédrale et en particulier sur le clocher 20 shrapnells, dont 16 ont buté.

A la date enfin du 25 février 1915, dans une situation de munitions :

Obus existants : 199 ; consommation : 21 (cathédrale) ; 35 (Soissons) ; 199 (Munitionsbesand : 199 ; Munitionsverbrauch : 21 (cathédrale).

## LES ÉTATS-UNIS CONSTRUISSENT UNE FLOTTE COMMERCIALE



Le général GUTHALS

Photo prise aux écluses de « Gatun », dans le canal de Panama, dont le percement fut achevé sous la direction du général Guthals, alors colonel.

(D'après l'Illustration.)

New-York, 13 avril. — Le président Wilson a chargé le major-général Guthals d'entreprendre la construction de 1.000 navires en bois destinés à assurer les transports commerciaux.

Le major-général Guthals est l'ancien directeur des travaux du canal de Panama. Il a déclaré que des lancements de ce genre, un nombre de navires représentant 200.000 tonnes, ont pu être construits en trois mois, un nombre de navires représentant 200.000 tonnes.

On assure d'autre part que le gouvernement américain envisageait la création d'une flotte marchande de trois mille unités qui toléreraient d'une façon permanente les ports européens alliés aux ports de la côte orientale des États-Unis.

## NOUS NE MANQUERONS PAS DE POMMES DE TERRE

M. Le Rouzic, député, qui est chargé du service de notre ravitaillement en pommes de terre, semble être complètement rassuré sur la production de la récolte prochaine.

De Granville, de Nantes, de Marseille ont été exportés des milliers de tonnes d'oignons ; 1.500.000 hectares de terrain ont été préparés ; grâce à des occasions amiables et aux réquisitions faites depuis le 17 mars dans les sept ou huit départements producteurs, 100.000 tonnes environ de tubercules ont pu être adressées aux services agricoles des départements. Pour bien faire il en faut 150.000 ; néanmoins la plantation sera celle année bien supérieure à celle de l'année passée ; elle égalera presque celle des années normales.

## VIOLENTS INCIDENTS à la Chambre hongroise

BALE, 13 avril. — On mande de Vienne que des scènes très violentes se sont déroulées hier matin à la Chambre des députés hongroise. Le président du Conseil, à son entrée dans la salle avec d'autres ministres, fut accueilli par les cris véhéments de l'opposition : « Vive le suffrage universel direct et secret ! Nous ne voulons plus parler ici d'autre chose que du droit électoral ! »

Les députés de l'opposition, se saisissant de livres et d'objets, jetèrent ces projectiles vers les députés occupés par les ministres.

De véritables batailles eurent lieu dans l'enceinte de la Chambre entre partisans du gouvernement et députés de l'opposition.

Le tumulte augmenta quand le président voulut ouvrir la séance. Les cris devinrent tels qu'il fut impossible de continuer. Une seconde tentative n'eut pas plus de succès.

A la suite de la séance tumultueuse de la Chambre hongroise, le roi Charles a décliné l'ajournement.

Après une brève interruption qui a suivi la deuxième suspension de la séance, un décret royal a été lu par le comte Tisza, président du Conseil.

## L'équipage d'un sous-marin allemand tire sur des naufragés

CHRISTIANIA, 13 avril. — Le Tidens Tegn publie les détails suivants que lui ont communiqués les survivants du vapeur norvégien Pollux, torpillé récemment par un sous-marin :

Lorsque la torpille atteignit le navire, un certain nombre de passagers et d'équipage tombèrent à la mer. Tandis qu'ils se débattaient au milieu des épaves et des cadavres, le commandant du sous-marin, qui naviguait alors en surface, ordonna à ses hommes de charger leurs fusils et de viser les naufragés.

Il cria alors à ces derniers qu'il ferait faire feu sur tous ceux qui essaieraient d'approcher du sous-marin.

## UN VAPEUR GREC TORPILLÉ

LONDRES, 13 avril. — Un télégramme d'Athènes annonce que le vapeur grec Nestor a été torpillé. Il portait une cargaison de blé et le gouvernement allemand en avait été avisé.

Le gouvernement grec a adressé à Berlin une protestation officielle.

## LA RENAISSANCE DE LA POLOGNE

Les Alliés donnent leur adhésion à la proclamation du gouvernement provisoire russe

Dès les premiers jours de la guerre, — on se rappelle le manifeste du grand-duc Nicolas — il était apparu avec certitude que la nation polonaise serait libérée et vengée de ses longs malheurs. Depuis, on peut dire que tous les événements ont travaillé en faveur de sa cause.

Tout à tour, la révolution russe, l'intervention du président Wilson ont apporté leur caution et des garanties nouvelles à la renaissance de la Pologne. Les gouvernements alliés, qui ont toujours saisi l'occasion de lui manifester leurs sympathies, n'ont pas manqué d'exprimer leur adhésion à la proclamation du gouvernement provisoire russe. Le communiqué que l'on va lire montre qu'il ne s'agit pas de théorie, de sentiment ni de vagues promesses : l'Etat polonais y est présenté comme une des pièces principales de l'Europe de demain. Le rôle qu'il est destiné à jouer dans l'organisation européenne de l'avenir et dans l'équilibre nouveau est un des gages les plus sûrs de son existence. — J. B.

### LE TEXTE DU DOCUMENT

« Le gouvernement provisoire russe ayant communiqué aux gouvernements alliés de France, d'Angleterre et d'Italie la proclamation qu'il a adressée au peuple polonais, les gouvernements alliés se sont empressés de faire connaître à M. Milonkoff qu'ils partageaient les sentiments dont s'est inspiré le gouvernement provisoire en appelant la Pologne à l'indépendance et à l'unité.

« Les Alliés voient dans la décision de la Russie le triomphe des principes de liberté qui sont ceux des Etats modernes et qui font la force des nations alliées dans la lutte qu'elles poursuivent contre la coalition germanique.

« En adressant au gouvernement provisoire leurs félicitations et cordiales sympathies, les Alliés ont tenu à affirmer devant l'opinion publique et devant le peuple polonais tout entier qu'ils se sentent solidaires avec la Russie dans la pensée de faire revivre la Pologne dans son intégrité et ils ont tenu ainsi à témoigner, en y travaillant avec elle, de l'intérêt constant qu'ils n'ont cessé de montrer pour la reconstitution d'une nation appelée à jouer dans l'Europe future un rôle important. »

## LE BRÉSIL ARME ses navires marchands

RIO-DE-JANEIRO, 13 avril. — Les ministres de France, de Grande-Bretagne et d'Italie, ont conféré longuement avec M. Lauro Muller, ministre des Affaires étrangères.

Le gouvernement a autorisé les armateurs à placer des canons sur les navires marchands. Ils seront armés de pièces à tir rapide et recevront à bord des artilleurs de la marine de guerre.

La même temps, le gouvernement prépare l'équipement d'un fort contingent qui serait concentré dans les Etats de Rio-Grande, Paraná et Santa-Catarina, où les Allemands sont plus de 500.000.

RIO-DE-JANEIRO, 13 avril. — M. Lauro Muller a télégraphié au ministre du Brésil à Berlin d'inviter les Brésiliens à quitter l'Allemagne dans le délai de vingt-quatre heures.

### L'opinion publique réclame la guerre

RIO-DE-JANEIRO, 13 avril. — De nouvelles manifestations patriotiques ont eu lieu hier, dans la soirée. Le club Germania a été hué et les légations du Chili et de l'Argentine ont été acclamées.

A São-Paulo, la foule a arraché les écussons et les enseignes du consulat et des maisons allemandes sur lesquels elle lança des pierres.

Une panique financière s'est produite dans les banques allemandes, lesquelles ont payé en donnant des chèques.

L'opinion réclame hautement la déclaration de guerre immédiate.

Au Paraná, la population jette des pierres contre les bureaux des journaux et des maisons allemandes.

### L'Argentine entend conserver la neutralité

LONDRES, 13 avril. — L'ambassadeur de la République Argentine près le gouvernement de Washington a fait connaître que son pays entendait conserver la neutralité.

En portant cette décision à la connaissance de M. Lansing, l'ambassadeur lui a remis une note qui contient, outre la communication officielle de neutralité, la déclaration que la République Argentine comprend parfaitement la décision des Etats-Unis et reconnaît la valeur des raisons qui l'ont provoquée.

Cette attitude du gouvernement argentin est considérée, dans les milieux diplomatiques de Washington, comme l'expression amicale d'une neutralité bienveillante, analogue à celle observée par plusieurs pays de l'Amérique latine, lors de la guerre hispano-américaine de 1898.

# LES COMMUNIQUES OFFICIELS

### Front britannique

11 h. 40. — NOUS AVONS ATTAQUE LA NUIT DERNIERE, ENTRE SAINT-QUENTIN ET CAMBRAI. A LA SUITE D'UN VIF COMBAT, LES POSITIONS ENNEMIES, SUR UN LARGE FRONT DU NORD D'HARGICOURT A METZ-EN-COUTURE, SONT TOMBÉES ENTRE NOS MAINS. NOUS OCCUPONS ACTUELLEMENT LA FERME LE SART, LE BOIS GAUCHE, LE VILLAGE ET LE BOIS DE GOUZEAUCOURT.

Un coup de main a été exécuté, avec succès, cette nuit, au sud-ouest de Loos. Des abris ennemis ont été attaqués à la grenade et les défenses ont été fort endommagées.

Vers Ploegsteert, un raid allemand a échoué sous nos feux de mitrailleuses ayant dû abandonner nos tranchées.

21 HEURES 10. — LA ZONE DES OPERATIONS ACQUISE A ETE ETENDUE, AUJOURD'HUI, VERS LE NORD, A L'EST ET AU NORD DE LA CRETE DE VIMY. L'ENNEMI A ETE REPOULE SUR TOUT LE FRONT, DU NORD DE LA SCARPE AU SUD DE LOOS, BAILLEUL, WILVERVAL, VIMY, PETIT-VIMY, GIVENCHY-EN-GOHELLE ET ANGERS SONT TOMBÉS ENTRE NOS MAINS. NOS TROUPES ONT PRIS PIED DANS LES TRANCHÉES ALLEMANDES, AU NORD-OUEST DE LENS. NOUS AVONS CAPTURE DANS CE SECTEUR UN CERTAIN NOMBRE DE PRISONNIERS ET DE CANONS.

AU SUD DE LA ROUTE ARRAS-CAMBRAI, NOUS SOMMES EMPARES DE LA TOUR DE WAN-COURT, SUR L'EPERON A L'EST DU VILLAGE, ET NOUS AVONS PROGRESSÉ DE PART ET D'AUTRE DE LA LIGNE HINDENBURG JUSQU'A ENVIRON 11 KILOMETRES AU SUD D'ARRAS.

UNE AVANCE A ETE EGLEMENT EFFECTUEE SUR LA HAUTEUR A L'EST DU VERGUIER ET DANS LE BOIS D'AVRINCOURT.

L'aviation a exécuté hier beaucoup de bon travail, en dépit des vents défavorables ; la seule formation ennemie rencontrée dans la journée a eu quatre appareils abattus, désemparés, par une de nos patrouilles ; un autre avion allemand a été détruit. Trois de nos appareils ne sont pas rentrés.

LE NOMBRE DES PRISONNIERS FAITS PAR NOUS DEPUIS LE DEUT DES OPERATIONS, LE 9 AVRIL, DEPASSE ACTUELLEMENT 13.000, DONT 285 OFFICIERS. NOUS AVONS, DE PLUS, CAPTURE 166 CANONS, DONT 8 OBUSIERS DE 200, 28 DE 150, 130 CANONS ET OBUSIERS DE CAMPAGNE, 84 MORTIERS DE TRANCHÉES, 250 MITRAILLEUSES, DE NOMBREUX CANONS, MORTIERS DE TRANCHÉES ET MITRAILLEUSES DONT IL EST IMPOSSIBLE D'ETABLIR LE COMPTE ONT ETE, EN OUTRE, DETRUITES ET ENFOUIS PAR NOS OBUS, UN GRAND NOMBRE DE PIECES CAPTUREES SONT ACTUELLEMENT UTILISEES AVEC EFFICACITE CONTRE L'ENNEMI.

NOTA. — La ligne Hindenburg s'étend au sud-ouest de Cambrai, d'un point de l'ancien système de premières lignes allemandes situées au sud-est d'Arras, en direction générale du sud-est jusqu'à Saint-Quentin.

### Front français

14 HEURES. — ENTRE LA SOMME ET L'OISE, NOS TROUPES ONT ATTAQUE CE MATIN LES POSITIONS ALLEMANDES AU SUD DE SAINT-QUENTIN, MALGRE UNE RESISTANCE ACHARNEE DE L'ENNEMI. ELLES ONT ENLEVE PLUSIEURS LIGNES DE TRANCHÉES ENTRE LA SOMME ET LA ROUTE DE LA FERRE A SAINT-QUENTIN. NOUS AVONS RAMENE DES PRISONNIERS ET DE NOMBREUX MITRAILLEUSES.

AU SUD DE L'OISE, NOS ELEMENTS AVANCES ONT PROGRESSÉ A L'EST DE COUCY-LA-VILLE ET CAPTURE DES PRISONNIERS ET DU MATERIEL.

LUTTE D'ARTILLERIE DANS LA REGION DE L'AINNE ET EN CHAMPAGNE.

Dans la région de Verdun, deux coups de main de l'ennemi ont échoué sous nos feux.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — AU SUD DE SAINT-QUENTIN, LE COMBAT CONTINUE EN AVANT DES POSITIONS CONQUISES CE MATIN PAR NOS TROUPES ; L'ENNEMI

### RESISTE ENERGIQUEMENT. NOTRE ARTILLERIE A VIOLEMMENT BOMBARDE LES ORGANISATIONS ALLEMANDES ENTRE LA SOMME ET L'OISE.

AU SUD DE L'OISE ET AU NORD DE L'AILLETTE, NOUS AVONS EFFECTUE AVEC SUCCES DES OPERATIONS DE DETAIL AU COURS DESQUELLES UNE SOIXANTAINE DE PRISONNIERS ONT ETE RAMENES.

LUTTE D'ARTILLERIE DANS LA REGION DE L'AINNE ET EN CHAMPAGNE.

### Front italien

Sur le FRONT DU TRENTIN, dans la journée du 12 : activité d'artillerie, de la vallée de l'Adige à la vallée de San Pellegrino (Avisio). Nos batteries de moyen calibre ont exécuté, avec succès, un tir en rafale contre la station de Calliano au moment où la circulation des trains ennemis était la plus intense.

Sur le massif du Colbricone (Haut Cison), nous avons détruit, pendant la dernière nuit, au moyen d'une contre-mine, une galerie que l'ennemi était occupé à percer sous nos positions avancées.

Nos soldats se sont établis et fortifiés sur les rebords de l'excavation produite par l'explosion et s'y sont renforcés.

Sur le FRONT DES ALPES JULIENNES : duels d'artillerie dans la zone de Plava, à l'est de Vertobizza et dans le secteur septentrional du Carso.

De petites attaques ennemies, dans le voisinage de Dolla (Tolmino) et contre la position que nous avons occupée dans la journée du 7, au nord de Boscomal (Carso) ont été repoussées.

Ce matin, à l'aube, des avions ennemis ont lancé des bombes sur le poste hydraulique de Codigoro sans causer aucun dommage.

### Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — EN GALICIE, DANS LA REGION D'OZERKI, DIRECTION DE SOKAL, APRES UNE PREPARATION D'ARTILLERIE, L'ENNEMI A ATTAQUE NOS POSITIONS ET LES A OCCUPEES ; NOTRE CONTRE-ATTAQUE L'EN A CHASSE, ET LA SITUATION A ETE RETABLEE.

DANS LA REGION DE BOGORODTCHANY, LES AUTRICHIENS ONT DECLENCHE UNE ATTAQUE PAR LES GAZ ; CEUX-CI ONT ATTEINT LA RIVIERE BISTRITZA, MAIS ILS SE SONT DISPENSES SANS NOUS CAUSER DE DOMMAGES.

IMMEDIATEMENT APRES, LES AUTRICHIENS ENGAGERENT LA LUTTE D'ARTILLERIE, AU COURS DE LAQUELLE NOUS REMARQUAMES UN GRAND DESORDRE DANS LES PREMIERES TRANCHÉES DE L'ENNEMI : UNE PARTIE DES AUTRICHIENS SE RETIRA A L'ARRIERE, PENDANT QUE L'AUTRE TENTAIT DE S'APPROCHER DE NOS TRANCHÉES AVEC DES DRAPEAUX BLANCS. CANONNES PAR LEUR PROPRE ARTILLERIE, LES ENNEMIS QUI S'APPROCHERENT DURENT REGAGNER LEURS POSITIONS.

Sur les autres parties du front, fusillade et reconnaissances d' éclaireurs.

FRONTS ROUMAIN ET DU CAUCASE. — Fusillade et reconnaissances d' éclaireurs.

AVIATION. — Dans la région de Pogorietchi, sur le chemin de fer Alexandrowska, un de nos pilotes, le capitaine Ewsioukoff, a abattu un avion allemand, dont les occupants ont été faits prisonniers.

Nos aviateurs ont entrepris une attaque sur Gorokhot (à l'est de Sotkal) et sur la ligne à voie étroite ; quelques dizaines de bombes ont été jetées.

Une escadrille allemande de seize appareils a attaqué, sans résultat, nos derrières, dans la région au nord de Monasterjisko.

### Front de Macédoine

12 avril. — Après un bombardement par obus toxiques, une attaque ennemie, déclenchée le 11 avril, dans la région de Budimica, a été repoussée par les Serbes.

Dans la journée du 12, actions d'artillerie parfois violentes sur divers points du front.

L'aviation britannique a bombardé efficacement la gare de Porne.

### Front belge

Violent bombardement nocturne des lignes belges au sud de la Maison du Passeur ; l'artillerie belge a énergiquement riposté. Au cours de la journée, actions réciproques des artilleries.

# Ce que l'on dit à l'étranger

LES DISCOURS DE MM. LLOYD GEORGE ET PALE

Westminster Gazette. — Le président Wilson a dit, il y a un an, qu'il n'y aurait point de neutres dans la prochaine guerre. Au cours des mois qui ont suivi, la plupart des événements l'ont amené à conclure qu'il n'y a pas de neutralité possible dans la guerre actuelle.

### Evening Standard :

Tant que les Etats-Unis n'avaient pas rompu les relations avec l'Allemagne, l'excès de la guerre n'était qu'un sentiment plus profond que le désespoir. Nous sentions que la grande croisée pour la liberté était incomplète tant que la plus vaste des démocraties, la plus peuplée des nations de langue anglaise gardait cette attitude réservée et un peu équivoque. Aujourd'hui, ce sentiment est complètement évanoui.

### Pall Mall Gazette :

Les différences créées entre Anglais et Américains, par leurs milieux et par leur histoire, viennent d'apparaître comme purement superficielles et insignifiantes en comparaison du grand héritage qu'ils possèdent en commun : la foi en la justice et en la liberté.

### Globe :

Il est bon que l'entrée des Etats-Unis dans la guerre ait été célébrée par l'ambassadeur des Etats-Unis et par le premier ministre de Grande-Bretagne. C'est, en effet, un grand événement, peut-être même, suivant l'expression de M. Page, l'événement politique suprême de toute l'histoire.

### LES ITALIENS EN MACEDOINE

#### Messaggero :

De Gerna à Makovo, les positions sont un véritable enfer : il est impossible de tenir sur la cote 1660. Les Italiens et les ennemis s'acharnent désespérément aux escarpements de la montagne contre lesquels les Allemands s'acharnent avec une fureur particulière. Mercredi dernier, ils ont encore prononcé une violente attaque, mais, malgré tous leurs efforts, ils n'ont pu progresser.

La campagne de Macédoine offre toutes les difficultés d'une expédition coloniale et elle impose de nombreux sacrifices. Mais l'exemple de courage et de confiance que le général Petti donne à ses troupes maintient très haut le moral des hommes.

### NOUS AUONS DES JOURS SANS VIANDE

Le ministre du Ravitaillement a décidé de prendre diverses mesures en vue de réglementer la consommation de la viande.

Dans l'exposé des motifs du décret qui paraîtra demain au Journal officiel, le ministre déclare que la diminution des arrivages de viande congelée et la nécessité d'effectuer le moins de prélèvement possible sur notre cheptel national imposent une restriction de la consommation de la viande.

Cette restriction se fera par l'institution de « jours sans viande ». De la date de la promulgation de la loi jusqu'au 1er juin, la vente de la viande sera interdite le jeudi. A partir du 1er juin, cette interdiction portera sur le jeudi et le vendredi. En conséquence, les abattoirs seront interdits ces jours-là, et, en outre, les expéditions de viande ne pourront être effectuées à partir du mardi pour les régions se trouvant à plus de 200 kilomètres de Paris.

Ces mesures restrictives ne s'appliquent qu'à la zone de l'intérieur, tant pour la population civile que pour les troupes se trouvant dans cette zone.

Des dérogations sont prévues, notamment pour les malades, les hôpitaux et probablement pour les jeunes soldats des classes 1917 et 1918.

## A NOS LECTEURS

Nous conseillons à nos lecteurs de venir dès aujourd'hui chez leur marchand de journaux notre numéro de demain dimanche. Beaucoup d'entre eux n'ont pu se procurer Excelsior du dimanche 1er avril, dans lequel se trouvait la carte de l'avance franco-anglaise entre Soissons et Arras.

Or, demain, nous publierons une

# CARTE DES OPERATIONS de S'-QUENTIN à LENS

En dépit d'un tirage exceptionnel, Excelsior, cette fois encore, pourrait bien manquer.

Retenez donc votre numéro : c'est plus prudent.

## La Bourse de Paris DU 13 AVRIL 1917

Il n'y a rien de particulièrement intéressant à signaler dans la tenue générale du marché qui reste calme mais soutenu. Au parquet, les cours ne se modifient pas d'une façon bien appréciable. Nos rentes se retrouvent : le 3 0/0 à 80,55, le 5 0/0 à 88,55. Dans le groupe des fonds étrangers, les Rentes consolidées d'Autriche restent progressées. Le nouveau emprunt de l'Espagne à 101. C'est la seule valeur qui passe au-dessus de 100. Les établissements de crédit, en ce qui concerne les Grands Chemins français qui le Nord se traite à 1320, l'Orléans à 1075 et l'Etat à 600. Les autres, en continuant à réaliser les lignes espagnoles ; le Nord-Espagne à 110, le Saragossa à 117. L'attention continue à se porter sur les couloirs.

### CHANGES

Londres 27,10 ; Suisse 112 ; Amsterdam 234 ; Petrograd 163 ; New-York 570 1/2 ; Italie 70 1/2 ; Barcelone 615 1/2.

### METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kl. : Cuivre Chili disponible 136 ; Livrable 3 mois 135 1/2 ; Electrolitique 140 ; Etain comptant 216 1/4 ; Livrable 3 mois 216 1/4 ; Plomb anglais 31 1/2 ; Argent (l'once) 86 d. 5/8.



## LE MONDE

## INFORMATIONS

— Le duc de Dural, le comte et la comtesse Garcia de Valdegrana ont quitté Paris pour retourner à Madrid.

## MARIAGES

— A la fin de mai sera célébré, dans l'intimité, le mariage du comte François de Bourqueney, fils du comte de Bourqueney et de la comtesse, née Joubert, décédée, avec Mlle Marie-Thérèse de l'Annoise, fille du vicomte de l'Annoise, décédée, et de la vicomtesse, née de La Rupelle.

— De Londres, on annonce le prochain mariage du vice-amiral Osmond de Beauvoir Brock avec Mrs Philip Franklin, veuve du capitaine Franklin et fille du vice-amiral sir Baldwin Wake Walker.

— Avant-hier a eu lieu, au temple de l'Oratoire, le mariage de Mlle Mireille Sandos, fille du capitaine d'infanterie territoriale, officier de la Légion d'honneur, et de Mme Sandoz, avec M. Bernard Eissen.

## DEUILS

— Hier, ont été célébrées, à onze heures, en l'église Saint-Philippe-du-Roule, les obsèques du marquis de Gasquet.

Dans l'assistance :

Duc de Gramont, marquis de L'Aigle, le ministre du Brésil et Mme Olyntho de Magalhães, Mme Leghait, princesse de Faucigny-Lucinge, baron de Neufville, marquise de Miramon, général et Mme Zurlinden, comtesse de Puysegur, princesse Rogation de Faucigny-Lucinge, comte et comtesse de Gramodo, baronne La Caze, comte Justinien Clary, comtesse Robert de Lesseps, baron et baronne de Dorlodot, général et Mme Mercier, baronne Charles de Pierrebourg, M. et Mme Truelle, comte et comtesse Marc de Rostang, MM. Saint-Hilaire, Edmond Hesse, G.-H. Manuel, etc., etc.

L'inhumation aura lieu au château d'Eu-cil (Cher).

Nous apprenons la mort :

De la baronne Philippe de Bourgoing, qui s'est éteinte, hier, en son domicile du boulevard Haussmann ;

De M. Albert Demony, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, officier de la Légion d'honneur ;

De l'intendant militaire de Gressat, directeur des services de l'intendance de l'Afrique équatoriale française, qui a succombé aux suites d'une grave maladie contractée au front ;

Du lieutenant Albert-Edouard Schwesler, pilote aviateur, mort pour la France, au cours d'une mission. Cité deux fois à l'ordre du jour, il avait appartenu au 6<sup>e</sup> hussards et au 147<sup>e</sup> d'infanterie ;

De la comtesse de Bourges, née Elisabeth Esterhazy de Galantha, décédée à Bruxelles, mère du comte Louis de Bourges, actuellement au front, et de Mme Edmond de Vernis, femme du peintre prisonnier de guerre.

## BIENFAISANCE

— La Ligue navale française vient d'organiser, au bénéfice des Comités de secours aux marins mobilisés, une exposition des "Poèmes de la mer", dont le jour d'ouverture est fixé (4, avenue de l'Opéra) au lundi 16 avril.

L'Agence des prisonniers de guerre, de la Croix-Rouge française organise, au profit de l'œuvre, une vente qui aura lieu les 21, 22 et 23 mai, 63, avenue des Champs-Élysées.

— Le Comité danois d'assistance aux Polonais vient de faire un nouvel envoi de quatre wagons de vêtements et de vivres destinés aux enfants, aux femmes et aux vieillards nécessiteux de Pologne.

## PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— Avant-hier et hier, dans les locaux du patronage de Saint-Pierre, à Nice, vente de charité au profit des orphelins recueillis par cet établissement, plus connu sous le nom de "patronage de Dom Bosco". Les titulaires des différents comptoirs étaient : la marquise de Sers, la comtesse Alziari de Malesse, la baronne Faraut de Châteaufort, la comtesse Gaudier-Vignal et la comtesse de Sablon. Ce patronage s'occupe, on le sait, de la formation professionnelle et morale des apprentis. Il a recueilli de nombreux orphelins de la guerre.

— Jeudi également, sous le haut patronage du général Goiran, maire de Nice, kermesse, à la villa Myre, en faveur des Enfants à la montagne, œuvre de colonies de vacances.

— M. et Mrs Ernest Carter ont donné un grand thé à Monte-Carlo, où l'on notait : l'infant don Luis d'Espagne, la princesse Elvire de Bourbon, princesse Amédée de Broglie, comte et comtesse de Perigny, prince et princesse de Ségur, comte et comtesse de Cassin, comte et comtesse de La Salle, M. et Mrs Birchenhall, M. et Mrs Burton Plumb, comtesse Gastaldi, M. et Mrs Berry Wall, comte de Madre, etc.

## PETIT COURRIER D'ITALIE

— S. M. la reine d'Italie, accompagnée du prince Umberto et des princesses, ses filles, ont assisté à une représentation du Pinocchio, donnée en l'honneur des blessés convalescents de l'hôpital royal.

Le prince héritier et ses sœurs ont fait ensuite une ample distribution de cadeaux et de fleurs aux militaires.

— Le marquis Carignani, ministre d'Italie près le roi des Belges, a quitté Naples pour rejoindre son poste au Havre.

— La duchesse de Gramont, arrivée récemment à Rome, y fera un assez long séjour. La comtesse de Berieux, la marquise Menié-Bourbon del Monte et lady Tosti y sont également depuis quelques jours.

— De Milan, on annonce la mort du comte Luigi Calderari, aide de camp général honoraire du roi.

— Le comte Luigi de Rosenda vient de succomber à Gènes.

— Le concert de musique religieuse de l'Académie Philharmonique Romaine a obtenu un très vif succès. Ont été très applaudis : Mlle Bice Dal Pinto, Mme Lavinia Magnani, M. Augusto Ricceri, M. Ezio Cecchini et le vaillant maestro Giulio Silva, ainsi que les chœurs.

Reconnu : prince Giovannelli, prince Braccaccio, le ministre Morpurgo, comm. Ricceri, marquise Lucifero, comm. Blumensthal, comm. Navone, comm. Stacchioli, maestro Teofilo De Angelis, maestro Bernardino Molinari, maestro Boni, etc., etc.

— Prière d'adresser les lettres : Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Téléphone Central 2001, Bureau 2, 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 10 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

BÉNÉDICTINE "la GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE" TONIQUE DIGESTIF

## B L O C - N O T E S

Le rescrit de l'empereur Guillaume II a promis aux Prussiens... pour après la guerre, le suffrage universel direct et secret. Excelsior a fait récemment remarquer qu'on pourrait bien, en réalité, atténuer grandement la valeur du cadeau, par exemple en n'accordant point le droit de vote aux personnes vivant "en meublé", en exigeant un temps prolongé de résidence pour l'octroi du droit de suffrage et en faisant bénéficier de deux voix les électeurs les plus imposés ou appartenant à une certaine élite intellectuelle, dont les sentiments conservateurs sont présumés.

C'est assez probable, mais ce n'est pas tout encore. Le Landtag prussien est composé de deux assemblées : la Chambre des seigneurs et la Chambre des députés. C'est cette dernière seulement qui serait élue au suffrage universel plus ou moins édulcoré. Mais la Chambre des seigneurs ?

Actuellement, les membres en sont composés de la façon suivante : les princes de la famille de Prusse désignés par le roi ; 98 représentants des grandes familles nobles du territoire, qui siègent de droit à titre héréditaire ; et environ 200 membres qui sont choisis par le roi, sur présentation des villes, des universités et des corporations. En d'autres termes, c'est Guillaume II qui nomme tous les membres de la Chambre des seigneurs, sauf les 98 membres héréditaires qui ne sauraient lui causer d'ombrage, car ils sont les plus fermes défenseurs de son trône et de ses prérogatives de droit divin.

Est-il question, dans le rescrit impérial, d'introduire le virus de l'élection dans cette chambre haute, même d'une façon restreinte, même en se contentant d'admettre que les membres non héréditaires soient élus au suffrage à deux degrés, comme ceux de notre Sénat ? Nullement ! Le rescrit se contente de dire que, pour ceux-ci, la base de la "présentation" pourra être élargie. C'est-à-dire que les villes, les corporations, les universités pourront composer une liste de candidats plus étendue qu'aujourd'hui : mais c'est toujours Guillaume II qui nommera !

De plus, rien ne l'empêchera d'augmenter le nombre des membres héréditaires de la noblesse, dont il est absolument sûr.

En résumé, c'est lui, lui seul, qui composera cette haute chambre à sa fantaisie.

Supposons maintenant que celle-ci jouisse du droit de veto, ou simplement de correction, comme c'est l'usage, sur les lois votées par la Chambre des députés ? Guillaume II pourra continuer de s'asseoir, comme il l'a toujours fait, sur les velléités démocratiques des Prussiens. « La boulangère a des écus qui ne lui coûtent guère... » dit une vieille chanson française. De même le roi de Prusse ne fait que des cadeaux qui ne lui coûtent rien et ne le gênent jamais.

Pierre MILLE.

## Les humoristes ont bon cœur

Les œuvres de charité fondées en Amérique depuis le début de la guerre pour venir en aide à la France et à ses alliés sont au nombre de huit. Elles sont au nombre de huit, car il est difficile de les citer toutes. Il en est peu d'aussi touchantes que celle à laquelle notre confrère humoristique Life, de New-York, a ouvert largement ses colonnes.

Afin de venir en aide aux enfants français dont le père a été tué à la guerre, Life publie, toutes les semaines, les portraits d'un certain nombre de ceux-ci, accompagnés d'une notice relatant la situation exacte de chaque bébé et de sa famille. Un numéro d'ordre est attribué au petit protégé et servira à le désigner désormais.

La somme jugée nécessaire pour secourir

momentanément un orphelin a été fixée à 53 dollars (800 francs). Les souscriptions, publiées dans le journal avec les noms des donateurs, sont totalisées sur un numéro jusqu'à concurrence de cette somme. Dans presque tous les cas, d'ailleurs, les soixante-trois dollars sont versés par un seul lecteur. Les petites souscriptions proviennent de gentils écoliers, qui se privent de quelques cents pour leurs camarades de France.



MAURICETTE PANQUIS, BABY 871

Il y a quelque chose de singulièrement émouvant dans ces colonnes de chiffres, que n'accompagne aucun commentaire. Nous lisons, par exemple, que neuf souscriptions ont été nécessaires pour réunir les 305 fr. de Baby number 1.030 ; que Baby number 1.070 n'en est encore qu'à 8 dollars 67. Les listes montent vite et Life a déjà secouru un très grand nombre de petits Français. Nous publions ici le portrait de la petite fille sur laquelle il attire l'attention de ses lecteurs dans son dernier numéro.

## LE FRONT DE PARIS

Sont-ce les dévotions de Pâques ? Sont-ce les austérités de la Semaine Sainte, et les réflexions qu'elles engendrent ? Est-ce tout simplement un accès de vertu, et, pour ainsi dire, de pudeur civile ? Quel qu'en soit le motif, voici que ma cousine Charlotte veut souffrir.

Elle y tient absolument, et avec une extraordinaire exaltation, et il paraît que toutes ses amies éprouvent le même désir de mortification. Ces dames déclarent que les soldats héroïques vivent à la dure, touchent où ils peuvent, mangent comme ça, se trouve et que, pendant ce temps, elles ont honte de mener une existence relativement délicate. Aussi prétendent-elles souffrir, et ma cousine n'est pas la dernière à le désirer de toutes ses forces.

Seulement, voilà : comment souffrir ? Ce n'est pas si commode qu'on croit. Evidemment, il y a le froid et le manque de combustible. Mais ma cousine se désespère : sa maison est malheureusement chauffée, son propriétaire ayant fait faire quelques provisions de charbon. Elle a même... horreur !... de l'eau bouillante chaque matin pour son bain.

Il y a, aussi, la nourriture limitée, les deux plats, etc... Hélas ! ma cousine possède une campagne, d'où elle reçoit le lait et le beurre de ses vaches, la volaille de sa basse-cour, les légumes de son potager. Du sucre se trouve bien rangé dans sa cave, et sa cuisinière... c'est affreux !... tirerait le plus fin ragoût de n'importe quoi.

Il y a encore les restrictions touchant la toilette... Bah ! ces dames se proclament prêtes à tout. Elles s'habilleront de bure, s'il le faut, peu leur importe, pourvu que la coupe soit bonne : or, il y aura toujours des coutu-

rières dans Paris, n'est-ce pas ? Puis, justement, ma cousine a eu la mauvaise chance de recevoir tous ces jours-ci toutes ses robes de printemps, et même quelques-unes d'été.

Que faire donc, et comment souffrir ? Comment se mortifier ?... Charlotte et ses amies se lamentent.

— Allez donc entendre l'abbé Z... répondit quelqu'un à ces dames. L'abbé Z... fait, chaque semaine, une sorte de conférence pieuse aux personnes qui cherchent la manière la plus édifiante de se conduire ou de s'employer pendant la guerre.

Aussitôt l'avis donné, il fut suivi. Charlotte et ses amies s'en furent assister à l'une des conférences de l'abbé Z... Mais je ne sais s'il satisfait leur inquiétude.

— Eh bien ! demandai-je à ma cousine, avez-vous consulté l'abbé ?

— Elle prit un air d'extrême dédain : — Oui, répondit-elle... C'est un esprit puéril.

— En vérité ?... Pourtant, ne lui avez-vous pas dit que vous ne saviez comment souffrir ?

— Ne vous a-t-il pas répondu ?

— Si fait ! Seulement, c'était d'une telle niaiserie, d'un tel enfantillage !

— Mais encore ?

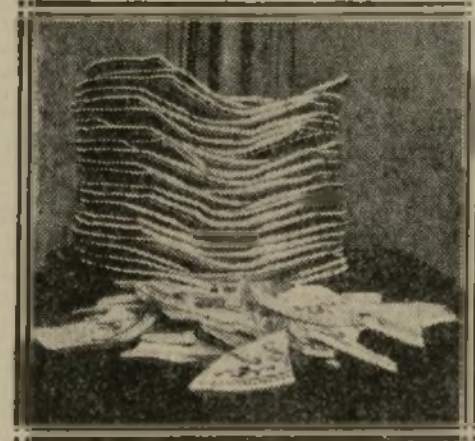
— Mon cher, il nous a conseillé de ne plus user de parfums coûteux, ni de lards dispendieux, de donner aux pauvres l'argent de notre poudre de riz, peut-être même de notre pomade pour les lèvres... Alors, ça, vous comprenez... vous comprenez !

Où j'ai très bien compris.

L'abbé, d'ailleurs, avait tort : il ne faut rien exagérer. — MARCEL BOULENGER.

## En casseurs d'assiettes

Est-ce en souvenir de l'innarrable Baggesen, le clown casseur d'assiettes qui apitoie, par sa mimique épilée, les spectateurs des music-halls du monde entier ? Est-ce plutôt pour justifier la façon dont ces messieurs portent la casquette inclinée, le pageusement sur l'oreille ?... Toujours est-



LA "KULTUR" DE LA PORCELAINE

il qu'avant de quitter un château où ils s'étaient logés aux environs de Roy, les officiers de S. A. R. Ruprecht de Bavière se transformèrent bénévolement en casseurs d'assiettes. La photo que nous publions ne fournit qu'un faible échantillon de ce travail de chaos. Tout autour de la pièce, dans un évident souci de belle organisation, les occupants de la maison, sans doute pour leur rendre leurs hôtes absents, avaient rangé toute la porcelaine du vaisselier et chaque pile fut brisée, régulièrement, méthodiquement, on pourrait presque dire harmonieusement. C'est un geste : un de leurs nombreux gestes.

Il en est qui nous enragent. La plupart nous dégoutent. Celui-là fera pitié, comme le geste de Baggesen.

## Les deux études

Les aspirantes au certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin dans les lycées et collèges viennent d'être avisées que les épreuves de sous-admissibilité, qui auront lieu les 16 et 17 avril, porteront sur les sujets suivants :

1<sup>re</sup> Etude d'après un moulage en plâtre : buste de Franklin par Houdon, portant le n° 832 du catalogue des moulages du Louvre ;

2<sup>e</sup> Etude d'un objet ou d'un élément naturel : un chou, deux carottes et quelques oignons.

Comme quoi l'intervention des Etats-Unis et les préoccupations nées de la vie chère ont leur répercussion dans l'esprit des graves fonctionnaires chargés de la préparation des programmes...

## « Monsieur » le caporal

La lecture du Journal officiel nous a procuré hier une agréable surprise. Un caporal infirmier promu au grade d'officier d'administration était fort convenablement appelé M. le caporal B... Et cela était très bien.

Mais pourquoi faut-il qu'un peu plus loin, dans les listes d'attributions de pensions de guerre, l'administration ait jugé à propos de s'attribuer des mêmes règles de bien-séance ? Qu'il s'agisse de la veuve d'un commandant ou de la veuve d'un soldat, c'est la même sécheresse égalitaire :

Lagriffe (Marie-Françoise) veuve Roussel, jouissance du 5 mai 1916... 2.000 fr. Jeanne (Georgette-Joséphine) veuve Verrière, jouissance du 21 juin 1915... 563 fr.

Ce sont là, il faut le répéter, des veuves de militaires tués sur le champ de bataille. Serait-il, par hasard, contraire aux « fôrmes » de faire précéder leur nom du mot de Madame ?

## L'amiral parlait franc

M. Georges Louis, qui vient de mourir, fut un diplomate clairvoyant. Trop clairvoyant même, à-t-on dit, au gré de la cour de Russie. Mais la perspicacité de ses appréciations ne le fit jamais se dégoûter d'une extrême courtoisie.

Un de ses prédécesseurs, l'amiral Jaurès, — l'oncle du grand orateur, — avait apporté, lui, dans les hautes fonctions qu'il occupa pendant la dernière partie de sa vie, sa rudesse toute militaire et son franc parler de marin.

Visitant, en compagnie de personnages officiels, la galerie où sont exposés les portraits des tsars en grand costume d'apparat, il ne put retenir une exclamation peu diplomatique :

— Quels sont ces magots ? s'écria-t-il.

La question jeta un froid. A quelque temps de là, un ministre l'entretenant, à la suite d'années des difficultés inhérentes de la Russie.

— Savez-vous, dit l'amiral, ce qu'il vous faudrait ? C'est une bonne république.

Cette boutade prophétique ne précéda que de peu son rappel.

LE VILLEUR.

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Le vrai mariage

PAR

PIERRE THIBAUT

Un jour avant la Noël de 1914, Huguette de La Forêt-Mauval convola en justes noces avec le poète Fabien Servanges.

Huguette, jolie, avait du chic et de l'esprit. Fabien était un élégant gentleman. L'aimait-elle ? L'aimait-il ?

Ils étaient jeunes, beaux, de cerveau bien fait, et ils avaient encore trop peu vécu pour que leur cœur fût raccompli.

Mais c'étaient deux fous d'orgueil. Elle attendait de lui un reflet de gloire. Ah ! la volupté d'entendre les chuchotements envieux sur vos pas ! « C'est la femme de Fabien Servanges, le poète... »

Il attendait d'elle l'eucens quotidien, l'adoration perpétuelle.

Le voyage rituel se fit aux îles Borromées.

Dès le retour, la douceur émolliente d'une existence bien rentée et la satisfaction d'être le maître légitime et incontesté d'une femme exquise engourdirent de paresse la verve de Fabien Servanges, et, des mois durant, sa signature s'éclipsa au fronton des magazines et des revues.

Huguette en conçut une grande humiliation.

Si bonne comédienne qu'elle fût, Huguette ne pouvait obliger assez son visage et ses attitudes à mentir à ses sentiments pour que Fabien ne s'en aperçût.

Ainsi, jour par jour, il put coter avec mélancolie l'étage de sa vogue déclinante.

Il était trop sensible pour n'en point souffrir, trop soigneusement fier pour en pleurer.

Le décret de mobilisation les surprit qu'ils n'étaient pas encore légalement libérés de leurs liens.

Fabien, sergent de réserve, rejoignit son régiment à Nancy.

Huguette, dame de la Croix-Rouge, vêtit le sarreau et le voile et prit du service, sous son nom de jeune fille, dans une sous-préfecture du Sud-Ouest.

Mlle de La Forêt-Mauval, infirmière-major de la salle Sarrey, était de repos, cette nuit-là, quand le contingent débarqué par le train sanitaire arriva.

Le lendemain matin, elle n'avait pas fait vingt pas dans les corridors que la petite Girey — une pie-borgne ! — lui avait déjà appris l'événement :

— Une grosse arrivée, ma chère ! Six, rien que dans ma salle !

— Grands blessés ?

— Un surtout, un sergent d'infanterie. Éclat d'obus dans la tête, les yeux menacés.

— Jeune ?

— Vingt-six, vingt-sept ans. Très distingué et un nom que j'ai sûrement vu imprimé : Fabien Servanges. Ça ne vous dit rien ?

Huguette devint très pâle et ne répondit pas.

— Venez le voir, mon petit sergent, reprit Mme Girey.

Huguette balbutia : « Oui... plus tard... excusez-moi... on m'attend... »

Elle ne put monter jusqu'au second étage. Ses jambes tremblantes se refusaient à la porter, et elle était oppressée au point de perdre le souffle. Elle entra dans la salle de radiographie, déserta à cette heure matinale, ouvrit une fenêtre et s'accouda sur la barre d'appui, le front serré dans ses deux mains.

Au déjeuner, elle s'enquit de l'état du blessé de Mme Girey et promit de lui rendre visite.

Elle tint parole le jour même, alors qu'on distribuait dans les salles la soupe du soir. La blessure de Fabien Servanges n'intéressait que la partie supérieure du visage. Le sergent pouvait manger, mais il avait les gestes hésitants de ceux que la cécité vient de frapper et qui ne se sont pas encore adaptés à vivre dans la nuit.

Huguette s'approcha du lit et dit à voix basse, timidement :

— Monsieur... voulez-vous me permettre... je vais vous aider...

Fabien tourna la tête du côté de celle qui parlait.

— C'est ma gentille infirmière ?

— Elle est occupée, c'est une autre infirmière... qui viendra toujours, maintenant, à l'heure de la soupe.

— Ah ! fit le blessé. Et... vous êtes gentille aussi ?

— Je tâcherai de l'être, pour que vous m'aimiez bien.

— Et comment dois-je appeler mon nouvel ange gardien ?

— Baptisez-le. Vous devez avoir de l'imagination... puisqu'on prétend, ici, que vous êtes poète.

Il demeura un moment silencieux. Puis :

— Soit. Je vous baptise. Vous serez madame Huguette... C'est un nom pour moi plein de souvenirs d'amertume et de regrets. Mais j'aime le prononcer quand même. Ça vous est égal, n'est-ce pas, d'être Huguette plutôt que Joséphine ou Suzanne ?

Huguette se pencha vers le douloureux visage enveloppé de bandes de gaze, vers la triste figure sans regard, et elle baissa Fabien Servanges sur les lèvres.

— Mon chéri, mon grand chéri, je suis Huguette de La Forêt-Mauval. Ton baptême vient d'effacer le vilain passé. Je t'aime ! Je t'aime, mon héros, de tout moi.

Quand les gens prétendent que le mariage Servanges eut lieu à la Madeleine, avant la guerre, Huguette hausse les épaules :

— Ce n'est pas vrai. J'ai connu Fabien, après la Marne, en lui faisant manger une prée de lentilles.

Pierre THIBAUT

## A QUI LA FAUTE ? par Darling



Il ne peut s'en prendre qu'à lui.

(New-York Tribune)

Ayuntamiento de Madrid



# L'Incroyable Aventure de Valentin Torras

## Prisonnier de Guerre en Allemagne

IV  
GROSS-PORITSCH  
(Suite.)

Il faisait déjà nuit quand nous pénétrâmes dans le nouveau camp. Il se composait de quelques rues qui couraient entre des baraquements de planches, dans une plaine aride à un kilomètre et demi du village qui lui donnait son nom. Un haut réseau de fils barbelés l'entourait; de vieux soldats aux cheveux gris, au visage en général traversé de lunettes, le gardaient. La plupart d'entre eux étaient atteints de rhumatismes; si on les envoyait jamais au combat, je crois qu'ils ne feraient pas grand mal à l'ennemi.

Dans ce camp, si mes souvenirs ne me trompent pas, il y avait 3.500 Français et Belges, un grand nombre de sergents et d'officiers russes, quelques civils de la Pologne russe, et deux civils anglais.

Dans chaque baraque étaient logés 250 hommes; nous vivions les uns sur les autres, dans une confusion indescriptible, pouvant à peine respirer, tellement les baraques étaient petites. Le camp eût été relativement sain, si les baraquements avaient été plus vastes.

Notre arrivée consterna les prisonniers qui étaient déjà là. Il fallait que nous trouvions de la place là où ils n'en avaient pas assez pour eux-mêmes. La chose paraissait impossible. Mais le commandant résolut immédiatement la difficulté en décidant que chaque baraque recevrait un nombre déterminé de nouveaux habitants. Les premiers occupants et les nouveaux arrivés risquaient d'être asphyxiés, mais cela n'avait aucune importance.

La nourriture était quelque chose d'invraisemblable. Elle consistait en pommes de terre assainies avec de l'eau, du sel et du suif, et en petits morceaux de pain K. K. Et avec ça on n'avait pas la ressource de la cantine car on n'y vendait que du tabac, du papier et de la limonade.

Le régime alimentaire avait empiré progressivement. Nous crûmes que cette fois on s'en tiendrait aux pommes de terre, au pain K. K. et au suif; mais ce fut un vain espoir. A partir des premiers jours de janvier, le peu qu'on nous donnait devint immangeable. Je passais mon temps à lutter contre la faim qui me poussait à manger cette pûle infecte et contre mon estomac qui la rejetait, dégoûté. C'était tantôt l'une, tantôt l'autre qui l'emportait. Heureusement, au bout de quelque temps, je devins l'ami de quelques Français qui recevaient de chez eux des colis contenant du pain, des conserves et du chocolat et qui se nourrissaient exclusivement de ce qu'on leur envoyait. Ces braves gens venaient quotidiennement à mon secours. C'est à eux que je dois la vie, car sûrement je n'aurais pas pu résister au régime alimentaire du camp.

Les Russes, sergents et officiers, vivaient de ce rasta ignoble et des restes des Français.

Ce fut à Gross-Poritsch que je commençai à faire directement des démarches pour recouvrer ma liberté. Elles furent longues, compliquées et dramatiques et seront le thème d'un chapitre entier, ou je résumerai en même temps tous les souvenirs que j'ai de la vie que je menai et que je vis mener à Gross-Poritsch.

Ce qui est resté le plus profondément gravé dans mon cerveau, c'est tout ce qui concerne les châtiments infligés aux prisonniers. Ceux-ci variaient selon le caractère de l'officier qui dirigeait le camp. Je vais énumérer les principaux.

Il y avait d'abord ce qu'on appelait la peine du sac. Un sac rempli de sable ou de briques était attaché sur le dos du prisonnier puni. Celui-ci, ainsi chargé, devait s'étendre à plat ventre sur le sol, puis se relever d'un bond. Un sous-officier, armé d'un bâton, le battait quand ce double mouvement n'était pas exécuté avec la rapidité voulue.

Au bout de quelques minutes, le malheureux était épuisé. Il ruisselait de sueur, souffrait des reins, et sa respiration devenait haletante. S'il s'arrêtait, l'implacable bâton s'abattait sur lui. Et le tourment continuait jusqu'à ce que le sous-officier voulût bien y mettre fin.

Comme en Allemagne, tout est réglé méthodiquement, il était courant que le commandant du camp dit au sous-officier :

— Cet homme mérite un châtimement. Faites-le se mettre à plat ventre et se relever, sac au dos, cinquante fois de suite.

Et le sous-officier comptait scrupuleusement, sans faire grâce au malheureux d'une seule fois. Il faut ajouter qu'il ne dépassait pas non plus le nombre indiqué. Il était esclave de la consigne et obéissait comme une machine.

Un après-midi, un sergent français fut condamné au supplice du sac. C'était un homme intrépide et entêté, qui ne mahquait jamais de protester quand il était victime d'une injustice exceptionnelle. Il parlait allemand et se disputait en cette langue avec ses gardiens qui avaient une ramasse toute particulière contre lui.

On le condamna à s'étendre et à se relever deux cent cinquante fois de suite avec un sac chargé de briques sur le dos.

Nous assistâmes, très nombreux, à son supplice, protestant, demandant grâce pour l'infortuné; mais lui et son

bourreau étaient séparés de nous par une muraille de soldats armés de fusils.

Le sergent résistait. Les coups pleuvaient sur lui. Un feldwebel, las de frapper, passa à un autre son nerf de bœuf. Puis, au bout de quelque temps, quand le second feldwebel eut obtenu que le sergent se fût étendu et relevé deux cent quarante fois, las à son tour, il appela un troisième sous-officier pour le relayer. Mais ce troisième sous-officier ne put s'acquiescer de sa mission, car le sergent était à moitié mort. Le sang lui coulait par la bouche; il gisait sur le sol, les bras en croix, comme une masse inerte. On l'emporta à l'infirmerie. Il n'en sortit que pour aller au cimetière. C'était un homme vigoureux, taillé pour vivre cent ans.

Un autre supplice consistait à lier ensemble les poignets d'un prisonnier et à suspendre ensuite celui-ci à une barre de fer. On le faisait d'abord monter sur deux ou trois briques pour faciliter la chose. Et une fois qu'il était suspendu à la barre, on les enlevait. Le malheureux, lâché dans le vide, essayait de se soutenir en s'appuyant sur la pointe des pieds. Il restait ainsi deux, trois ou quatre heures. Quand on le dépendait, il était à moitié mort et le sang jaillissait de ses poignets déchirés.

Le supplice de la cage, comme son nom l'indique, consistait à enfermer un homme dans une cage circulaire faite de six morceaux de bois unis entre eux par des fils barbelés. Cette cage était placée en un point quelconque du camp, à l'air libre. Une sentinelle surveillait le prisonnier. Celui-ci y restait de trois à six jours, presque sans pouvoir bouger, car la cage était très petite et les pointes des fils de fer tournées en dedans. Il y demeurait sans cesse, exposé au soleil à la pluie, à la neige, et ne pouvait dormir, parce que si, terrassé par le sommeil, il se laissait tomber à droite ou à gauche, les pointes en question lui entraînaient dans le dos ou dans la nuque.

Le supplice du poteau était le plus fréquent. On plantait très profondément dans le sol un solide bâton en ayant soin qu'il fût bien droit, et on y attachait le condamné par le cou, la poitrine, le ventre et les jambes, en serrant les cordes de façon qu'elles entrassent dans les chairs. Les bras étaient attachés aussi, mais au corps de la victime. Celle-ci restait ainsi immobile de douze à vingt-quatre heures en moyenne. Les soldats allemands qui nous gardaient restaient d'autant plus indifférents à de tels châtiments qu'on les leur infligeait souvent à eux-mêmes. Seul celui du sac avait été inventé à notre intention. Les autres étaient couramment employés par les feldwebel. Et bien des fois je vis des soldats qui faisaient l'office de sentinelle condamnés au supplice du poteau ou de la cage, parce que leur surveillance à notre égard s'était un peu relâchée. On ne se cachait pas de nous pour les punir. La cage dans laquelle on nous emprisonnait, le poteau auquel on nous attachait servaient aussi pour nos gardiens. Ceux-ci souffraient en silence. Leur obéissance était extraordinaire. Je me rappelle qu'un jour, je ne sais pourquoi, on enferma dans la cage un homme de quarante et quelques années, qui portait des lunettes d'or. Ses compatriotes disaient qu'il était très riche et exerçait dans la vie civile une profession libérale. Il y resta six heures, la tête basse, sans un mouvement de révolte, et, quand on l'en retira, il alla manger sa soupe d'aussi bon appétit que de coutume. Je l'observai avec soin, sans pouvoir découvrir sur son visage la moindre expression de rancune contre le feldwebel qui l'avait humilié de pareille manière.

Ces hommes ne sont pas du même bois que nous, disait un Belge en commentant cet incident.

Les civils étaient très souvent mis au poteau. Le supplice de la cage leur était rarement infligé, celui du sac jamais.

Il ne faudrait pas croire que ces punitions fussent imposées aux civils ou aux militaires pour des fautes graves. D'ordinaire on nous châtiât pour avoir élevé la voix au moment où passait un officier, pour avoir fumé dans les baraquements, pour nous être trop approchés de la ceinture de fils barbelés qui entourait le camp, ou pour avoir tardé à saluer un feldwebel. On comprenait sans peine que nous n'avions aucune envie d'aggraver notre triste situation en faisant des bêtises, d'autant plus que les Allemands ne sont pas gens qui tolèrent les entorses données au règlement.

Les plus malheureux dans les camps de prisonniers étaient les Russes et les Anglais. Ces derniers ne recevaient ni argent ni colis et étaient l'objet d'une véritable haine. Le fameux *Gott strafe England* avait la plus fâcheuse répercussion sur la manière dont ils étaient traités. En somme, on peut dire que les soldats allemands éprouvaient une certaine sympathie pour les Français, une indifférence complète pour les Belges, une grande révérence pour les Russes et une haine féroce pour les Anglais.

(A suivre.)

Valentin TORRAS.

(Voir Excelsior depuis le 1<sup>er</sup> avril)

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior » demandée par nos abonnés à nos bureaux.

## BEAUX-ARTS

### L'EXPOSITION de la « Fraternité des Artistes »

La fraternité des artistes... l'une des plus belles manifestations de l'union sacrée. Un jour, la guerre éclata. Il y avait des écoles, des chapelles, des camps opposés. En une heure, les artistes qui ne partent pas sous les drapeaux sont la chaîne. Ceux qui sont riches, ceux qui vivent à l'aise pensent à ceux qui sont pauvres ou qui n'ont que peu. La « Fraternité des Artistes » est née. Son président? M. Leon Bonnat. Ses manifestations immédiates utiles? Des restaurants à bon marché, des distributions de combustible, de linge, de vêtements, des dons en espèces, et bientôt, hélas! des secours aux femmes qui pleurent dans l'atelier vide à tout jamais.

Pour répandre ces bienfaits, il faut de l'argent. On en trouve, et beaucoup. Mais il en faut beaucoup plus encore. La guerre dure, les besoins grandissent. L'œuvre fait appel aux pinceaux de la gloire, aux pinceaux de la bonté. Galerie Georges Petit, 125 toiles, dessins, marbres, bronzes sont réunis en peu de jours. Ce sont des dons signés : J.-E. Blanche, Béraud, J. Bail, Adler, Bonnard, Bonnat, Maurice Chabas, L. Charlot, Chigot, Cottet, Maurice Denis, Clairin, d'Espagnat, A. Faivre, Frimont, Friesz, Gervex, Gilsoul, J. Guin, Ch. Guélin, Guignard, Guillemin, Guillemin, P. Laprade, J.-P. Laurens, Léandre, Lebas, Lebourg, Lepère, Le Sidaner, Levy-Dhurmer, Lobre, Madeline, Mangin, A. Marquet, Henri-Martin, Maïtra, R. Menard, Claude Monet, H. Morisset, Prioul, Raffaelli, A. Renoir, Rochegrosse, Roll, Roussel, Roybet, Serit, Signac, L. Simon, Ullmann, Vallotton, N. Vallat, von Rysselbergue, A. Vallon, Vuillard, Daubigny, Lhermitte, Fillard, W. Gay, Mad. Lemaire, Ed. Degas, Willette, et d'autres.

Deux des œuvres les plus remarquables de l'exposition ont été acquises, l'une par l'Etat, l'autre par le Président de la République; ce sont les tableaux de MM. Roll et Le Sidaner.

A ce magnifique élan du cœur de nos grands artistes a répondu dès le premier matin l'élan d'un nombre considérable de visiteurs... et d'acheteurs. Plus de 100.000 francs ont été réalisés en un jour. L'exposition prendra fin le 29 avril. Alors il y aura longtemps que tout sera vendu. La « Fraternité des Artistes » aura retrouvé une fortune.

Elle le sait. Les déshérités qu'elle soutient le savent. Et ainsi, une fois encore, beaucoup de générosité aura atténué beaucoup de souffrances, de ces souffrances d'artistes qui sont trop dignes pour gémir, trop fières pour implorer...

Pascal FORTHUNY.

## LES SPORTS

### Les prochaines épreuves de sélection

Le dernier Bulletin de la Société d'Encouragement a publié le programme des épreuves de sélection qui vont avoir lieu à Chantilly et à Maisons-Laffitte en mai et en juin.

Le programme prévoit 22 journées (18 à Chantilly et 4 à Maisons-Laffitte), et sept épreuves pour chaque journée (5 épreuves de plat et 2 avec obstacles). La première journée de Chantilly est fixée au lundi 7 juin, et les autres suivront à raison de deux par semaine. Un courra tous les lundis et jeudis, ou le jour suivant quand le lundi ou le jeudi sera jour férié.

Les grandes épreuves que la Société d'Encouragement fait disputer à ses réunions de printemps et d'été y figurent sous des noms nouveaux : 14 mai, prix Hocourt, dont les conditions sont celles du prix Hocourt; 21 mai, les Critériums d'essai, qui tiennent lieu des Poules d'essai; 29 mai, prix Grefille, qui remplace le prix Grefille; 31 mai, prix de l'Honneur (prix du Cadran); 1 juin, prix La Roche (prix La Rochette); le prix de Diane, devenu le prix Phébé, est fixé au 11 juin, et le prix du Jockey-Club, le prix des Trois-Ans, au 21 juin. Enfin, le 28 juillet viendra le prix de l'Elevage qui mettra les trois-ans aux prises avec leurs aînés sur 2.400 mètres et à poids pour âge, c'est-à-dire dans les mêmes conditions que le prix du Président de la République.

L'allocation du prix de l'Elevage et du prix des Trois-Ans est de 20.000 francs, celle du prix Phébé et du prix de l'Honneur de 15.000 francs, et celle des autres de 10.000 francs.

A Maisons, il y aura également deux prix de 20.000 francs, l'un pour les trois-ans qui se mesureront sur 3.000 mètres le 5 juillet, l'autre pour les chevaux de trois ans et au-dessus qui se rencontreront sur la même distance le 12 juillet.

Nous aurons donc deux journées, celles des 16 et 23 juin, seront consacrées entièrement aux obstacles.

### COMMENT DETRUIRE LE GERME DES PELLIULES ET AVOIR UNE BELLE CHEVELURE

Il est un fait bien connu que le germe des pellicules est la cause de presque toutes les affections auxquelles le cuir chevelu est sujet, telles que la calvitie et les cheveux prématurément gris; mais si l'on songe que ce germe est aussi la cause indirecte des plus graves cas de catarrhe et de tuberculose, on se rendra compte de l'importance de tout remède qui détruira sa force. Nous sommes donc très heureux de pouvoir donner ici la formule qu'un éminent chimiste et spécialiste a trouvée après plusieurs expériences, pour détruire complètement les pellicules, en faisant des applications dont le nombre varie d'une à trois. Vous pourrez préparer vous-même la formule chez vous en achetant chez votre pharmacien : 30 grammes de Lavone de Composé, 7 décigrammes de menthol cristallisé, 30 grammes d'alcool naturel, 45 grammes d'eau distillée; mélangez tous ces produits excepté le Lavone de Composé qui ne doit être ajouté à la préparation que le lendemain; alors secouez bien la botte et, après l'avoir laissée reposer pendant une demi-heure, elle sera bonne à employer. Appliquez-la matin et soir avec le bout des doigts, en la faisant bien pénétrer dans le cuir chevelu. Cette préparation n'est pas une teinture, mais elle est sans rival pour combattre une nouvelle poussée de cheveux et pour rendre aux cheveux gris leur couleur naturelle.

AVIS. — Ne faites pas d'application là où une poussée de cheveux n'est pas désirée et éviter les lotions contenant de l'alcool de bois, lequel est nuisible.

## LES THÉÂTRES

AU GYMNASSE. — La Volonté de l'homme, comédie en trois actes, de M. Tristan Bernard.

M. Tristan Bernard, qui, depuis le début des hostilités, se tenait à l'écart du théâtre, n'avait cependant point fait venir d'ailleurs jusqu'au retour de la paix. Il y est rentré bier, à notre grande joie, et il faut le louer doublement; car il y est rentré avec une honorable franchise. J'entends qu'il ne s'est pas cru obligé de s'exposer auprès du public, ni de faire aux divinités de la guerre aucunes libations propitiatoires; en d'autres termes, de nous donner une pièce qui eût avec les événements un rapport même indirect et lointain.

C'est une preuve de goût et de tact, qui, de sa part, ne peut nous surprendre. La fausse littérature de guerre est extrêmement courte, et l'on peut dire, ou peut espérer qu'elle a déjà



Mlle MARCILLY

rendu tout ce qu'elle pouvait rendre. C'est assez, c'est trop. On la pièce de guerre est sérieuse — et doit-on souhaiter que l'expérience de l'Amazonie soit renouvelée, surtout indéfiniment? — ou bien elle touche à des sujets trop graves et pénibles avec cette conscience qui est de rigueur dans les musées, et le patriotisme ou l'optimisme de café-concert qui ne choque en temps de paix que les délicats, exaspère aujourd'hui les moins raffinés. Nous sommes persuadés qu'on les aura, et chaque fois qu'on les a, nous sommes ravis de l'apprendre; mais nous voulons l'apprendre par le communiqué, et nous ne souffrons pas que l'on mette nos grandes victoires en petites chansons.

M. Tristan Bernard, qui n'a pas seulement de l'esprit, mais de la justesse d'esprit, chose à Paris, dit-on, plus rare, a su apercevoir une vérité fort évidente et fort simple, que s'obstinent à nier les moralistes en chambre : c'est que les gens qui apparemment aiment le théâtre, puisqu'ils y vont et ne croient pas en y allant commettre un crime, y vont goûter le plaisir normal du théâtre, c'est-à-dire écouler et voir des pièces qui soient des pièces. M. Tristan Bernard a fait une pièce. Il n'a même pas cru devoir modifier le moins du monde sa manière, sous prétexte que les Allemands étaient encore à Noyon tandis qu'il servait la Volonté de l'homme, et qu'ils ont cessé d'y être au cours des répétitions.

Je laisse à penser avec quelle joie, doucement émue, nous l'avons retrouvée et, après un peu d'hésitation, reconnue, cette manière, cette inimitable manière de M. Tristan Bernard. Si, par instants, nous avons pu lui reprocher un peu de minutie et de lenteur, c'est qu'hélas! notre sensibilité, même dans le divertissement, est prête pour plusieurs années peut-être. Sans absolument changer de nature, elle a, au moins, changé de rythme. Elle a des impatiences. Elle a le précepte d'Horace, qui est de se hâter vers le dénouement; elle veut que les auteurs s'y précipitent; comme ces automobilistes qui ne tiennent compte ni des trottoirs, ni des agents, ni des réverbères, ni des statues, et qui vont d'un point à un autre par le plus court, en ligne droite, pour ainsi dire à vol d'oiseau.

L'art de M. Tristan Bernard est tout à fait incompatible avec ces procédés. Ses pièces, notamment la dernière, n'ont certes rien de commun avec l'esthétique éphémère et évanouissante du naturalisme, qui ne sanctionnait que



M. GUYON FILS

(phot. Walerys)

ses ouvrages sans commencement, milieu ni fin — d'autres diraient sans queue ni tête. Elles prennent au contraire leur départ d'un point précis, pour achever leur course, comme il convient, au poteau d'arrivée; et, entre ces deux termes, leur développement est d'une méthode, d'une logique admirables, purement classiques; mais ce développement, qui est celui des caractères, ne saurait être un temps de galop.

M. Tristan Bernard a mis dans sa comédie un vieil horloger; et, bien qu'il ait poussé le bonhomme à la caricature, on sent qu'il a un faible pour ce commerce; cela s'explique, il est orfèvre, je veux dire horloger lui-même, et de première force. Les âmes de ses personnages sont des « mouvements », qu'il a construits et réglés. Nous ne pouvons nous étonner qu'il sache tout ce qui se passe dans ces montres animées; il doit les connaître comme si les avait faites. Il y a introduit la petite bête qu'on y trouve, et au surplus il les regarde continuellement à la loupe. Ce qui est surprenant, c'est que nous autres, qui n'avons pas de loupe et qui les regardons de loin, nous voyons en elles aussi clair que l'horloger. Voilà le miracle de cet art, qu'on ne se flatte pas d'expliquer. On ne se flatte pas davantage de raconter la pièce. Tous les gestes, les mots y sont nécessaires, et je dirais bien le plus adroit d'en faire un récit intéressant, sinon intelligible, à moins de la citer tout entière, de la première à la dernière réplique. Alors, ce n'est pas la peine; mieux vaut y aller voir vous-mêmes.

Le titre, au moins? Vous me demandez ce que signifie le titre? Il signifie plusieurs choses, auxquelles il répond plus exactement que bien des titres qui n'en signifient qu'une seule. La Volonté de l'homme, c'est peut-être

une ironie ou une antiphrase; car Soubre, le héros de M. Tristan Bernard, est plus indécis que Triplepatte. Ou bien, c'est une manière de proverbe interrompu, une façon de dire que la volonté de l'homme est celle de la femme qu'il aime. « Papa et moi, nous faisons tout ce que je veux », dit Mlle Hackendoff dans l'Ami des femmes. Soubre fait tout ce que veut Clara, qui n'est pas sa fille, mais l'institutrice d'une petite amie de sa fille, et on devine pourquoi il est plus docile à la volonté de Clara que le père le plus dominé. Dès que Clara souhaite la moindre chose, ou la plus énorme, par exemple que les Soubre aillent à Biarritz passer l'été au lieu d'aller à Aix-les-Bains, le mot impossible cesse d'être français pour Soubre, qui devient instantanément un type dans le genre de Napoléon. Mais un malade de la volonté s'use vite à pareil jeu, et l'on conçoit que Soubre enfin se résigne à rompre avec Clara, ou plutôt à laisser négocier la rupture par un parent, qui, naturellement, en profite.

S'il est déjà surprenant que M. Tristan Bernard réussisse toujours à nous révéler sans effort le secret de ses personnages, peut-être l'est-il encore plus qu'il trouve des comédiens capables de servir d'intermédiaires entre lui et nous. Il a, cependant, à tout coup, cette heureuse fortune : il l'a eu hier, Mlle Jane Renouardt, MM. André Lefaur, Joffre, Guyon fils ont témoigné une adresse incroyable à traduire par de simples gestes et des jeux de physionomie ce qu'un philosophe ne manquera pas d'appeler leur subconscient. Quant à M. Signoret, il a vraiment une façon supérieure, tantôt de ne pas savoir ce qu'il veut, tantôt de le vouloir trop. Mais comme l'on comprend qu'un homme, qui a chez lui une si belle collection de gravures et de meubles anciens, hésite de se déranter pour aller visiter une exposition rétrospective de l'ameublement!

Abel HERMANT.

Opéra-Comique. — Mlle Marydorska, prévenue, avant-hier, une heure avant le spectacle, a joué *Aphrodite* avec un charme et un art délicat qui lui ont valu un triomphe nouveau. La très belle artiste reprendra le rôle de *Phryné* le mois prochain.

Odéon. — Mme Agnès Macri, du théâtre national de Bucarest, fera ses débuts au théâtre national de l'Odéon, lundi 23 avril, dans *Iphigénie*.

Bienfaisance et solidarité. — Le Salon des Musiciens Français, avec le concours des meilleurs chanteurs et virtuoses, donnera, le dimanche 22 avril, à 2 h. 30, salle des Concerts du Conservatoire, la sixième matinée musicale au profit des artistes musiciens éprouvés par la guerre.

Cet après-midi au théâtre Réjane, grande matinée sous les auspices de la Ligue maritime française, au profit de l'œuvre pour les marins survivants des torpillages, créée par la princesse de Faucigny-Lucinge, et placée sous le haut patronage du ministre de la Marine.

Cette matinée sera consacrée à la représentation artistique du splendide film « Les Merins de France, 1914-1917 », vues prises par les services cinématographiques de la marine et présentées par la Ligue maritime française.

Pour les auteurs au front. — La représentation exceptionnelle des œuvres des auteurs du front, par le « Carnet de la Semaine », aura lieu, à 2 heures, le 20 avril, au théâtre du Châtelet. Le bénéfice de cette matinée sera distribué par le « Secours National », aux familles des auteurs morts au champ d'honneur. Les poésies et chansons couronnées seront interprétées par Mlle Delna, de l'Opéra; par Mmes Leconte, Kolb, Madeleine Roch et Bovy. M. Albert Lambert fils, de la Comédie-Française; par Mlle Leonard et Mlle Marydorska, de l'Opéra-Comique; par Mmes Lyane Berry, Gaby Boissy, Alice Clairville, Mariette Sully, Marguerite Templey, Léonie Yvonne, Mariette Yvonne, Yvonne Yma, etc.

Mme Delna chantera l'admirable *Credo* d'Herbomez.

Le programme comprend en outre *La Revue endiablée*, sélection des sketches, scènes de revues et comédies humoristiques écrits par les auteurs du front, qui aura également les meilleurs interprètes.

Au premier acte, le sketch *Pour avoir le pain*; au second, *Divertissement* par la quadrille de l'Opéra. Orchestre sous la direction du maestro Edmond Malhé.

Cet après-midi : Générale à 2 h. 15, le Nouveau Scandale de Monte-Carlo, trois actes de Sacha Guitry, aux Bouffes-Parisiens.

Odéon, 2 h. 15, *L'Étendard*. Grand-Guignol, 2 h. 30, *Un réveillon au Père-Lachaise*.

Edouard-VII, 4 h. 15, 19<sup>e</sup> séance musicale.

Ce soir :

Primérisse à 8 h. 15, le Nouveau Scandale de Monte-Carlo, aux Bouffes-Parisiens.

Opéra, 7 h. 30, *Hamlet*.

Th. Français, 8 h., les *Lionnes pauvres*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Diane de Lys*.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux Riches*.

Variétés (Gut. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, le *Roi de Vair*.

Gymnase, 8 h. 45, la *Volonté de l'homme*.

Antoine, 8 h. 30, *Monseigneur Beverley*.

Renaissance, 8 h., le *Minaret*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son futelet*.

Gaité-Lyrique, 8 h., la *Faust*.

Trianon-Lyrique, 8 h., les *Noëls de Jeannette*.

Les Voltures variées.

Porto-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Lili*.

Réjane, 8 h. 15, *Wahin the law*.

Capucines (Gut. 56-40), 8 h. 30, *Quel camp?*

Leont. aux Capucines, revue. Au-dessus de l'escalier.

Edouard-VII, 8 h. 45, la *Folle nuit ou le Dérail*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, le *Boisier mortel*; Un réveillon au Père-Lachaise.

Th. Michel, 8 h. 45, *L'Armée*.

Scala, 8 h. 15, *Théophraste malgré lui*.

MUSIC-HALLS

Glympia, 8 h. 30, *Variétés et Attractions*.

Bo-Ta-Clan, 8 h. 30, la *Revue des Bobards*.

CINÉMAS

GAUMONT-PALACE

A 8 h. 15 du soir

Samedi 14, Dimanche 15, Jeudi 19 avril

LE SECRET DE LA NUIT

Grand drame d'aventures

Série des grands films-drames GAUMONT

UNE AMBASSADE DE CHARLOT

Grand film comique

MATINÉES à 2 h. 30

Dimanche 15, jeudi 19 avril

Grand orchestre de 50 musiciens

Location 4, r. Forest, 41 à 17. Tél. Marc. 10-73



